
M A N U S C R I T

AMI MALADE

de Nis-Momme Stockmann

**traduit de l'allemand (Allemagne)
par Silvia Berutti-Ronelt et Christophe Perton**

cote : ALL17D1080

**année d'écriture de la pièce : 2010
année de traduction de la pièce : 2017**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

schæfersphilippen™ Theater & Medien / Gottesweg 56-62 / 50969 Köln / Allemagne

www.schaefersphilippen.de

Droits de représentation en France :

L'Arche éditeur, 86 rue Bonaparte, F-75006 Paris, tél. : + 33 (0)1 46 33 51 52

www.arche-editeur.com

Là où, dans un fracas assourdissant, la nationale B1 offre au pissenlit une deuxième peau en gaz d'échappement polonais.

Là où, dans la supérette Edeka, les filles des épiciers (qui ne veulent que partir, partir), donnent un coup de main et retournent les boîtes de conserve pour cacher la face décolorée.

Là où, le matin, jetant un œil à travers les rideaux vers le dehors et le néant toujours plus menaçant au fil des années, le regard s'emplit de lassitude – pas de colère.

Là où une gigantesque usine d'arômes joue chaque matin un solo de piano olfactif sur les cerveaux humains.

Là où l'unique patrouille de police surveille toute l'année la nuit durant le camion kebab turc.

Là où pleurant en silence, le plastique gisant dans les fossés attise ton humeur, et où à chaque automne l'envol des feuilles est une idée de fuite.

Là, c'est chez lui.

Je descends, comme à l'époque, à l'arrêt Berggasse et fais le dernier bout à pied.

Avec cette impression d'être étranger dans un monde archifamilier –

Coincé entre divers dispositifs de haies de buis et de barrières laqués, le bourg anti-glamour s'offre à mes yeux ; le même que je retrouve tous les trois ou quatre jours dans mes rêves en version cubiste, embrouillée et enrichie sexuellement dans les endroits les plus inappropriés.

Le bourg que personne ne comprend ; c'est comme pour ainsi dire ne pas se comprendre soi-même, puisqu'on en trouve tout naturellement un peu partout à l'identique.

Il a l'air d'avoir été assemblé par un enfant géant impatient et peu subtil.

Mais non : c'est bien NOUS qui le concevons, le construisons, optimisons, habitons et hypothéquons – tout le long d'une vie –

Pour nous y sentir tout à fait étrangers à la fin...

Muette et avec une froide conscience d'elle-même, les yeux grands ouverts, la ville est accroupie comme un crapaud d'asphalte, de ferrailles et de végétaux disposés par le service de la voirie :

VILLE. - « Tiens tiens – de retour ».

Dans sa voix, pas de moquerie. Pas de fierté. Pas de joie d'avoir finalement raison. Pas de bonheur du fait de gagner lentement, mais sûrement.

Une voix tout à fait claire.

Un ton qui monte du tas de feuilles mortes qui se dispersent. Des champs en jachère. Du bruit des pas sur le pavé. Du plastique et du béton cellulaire. Lafarge et Gamme vert. De pneus de tracteurs et de cabines téléphoniques hors service – obstinément jaunes. De visages et de rues et de formes et de couleurs et de choses aux contours précis et horaires précis et chemins précis.

Et réponses précises. À des questions précises.

Un ton simple, clair, charmeur, pas triste, pas joyeux, pas méchant :

VILLE. - « Tiens tiens – de retour ».

- Oui – mais brièvement.

VILLE. - Bien.

- Non, vraiment : juste en visite.

VILLE. - Bien.

- Je le jure : juste en visite.

VILLE. - Bien.

- Va te faire foutre.

Au moment précis où j'arrive, l'été touche à sa fin.

Dans ma boîte de Coca trois guêpes meurent d'une mort sans histoire.

« D'accord ».

En un instant le brouillard recouvre toute chose.

Je regarde les rues sans plaques. Les clôtures, les chemins privés indiquant « Chemin privé (Point d'exclamation) ».

« Je dois rester dehors », et dessous un bouledogue mâle détourné maladroitement sur Photoshop saute par-dessus une forêt de sucettes.

« Voisin vigilant ».

Et un peu comme un commentaire involontairement drôle : « Ici le chemin prend fin ».

« Quelle hypocrisie petite bourgeoise », c'est ce que je pensais avant, tellement je me sentais au-dessus et en dehors.

Je les imagine, les camarades de classe de l'époque, apercevant dans le miroir chaque jour un peu plus la ressemblance avec leurs pères (comme j'aperçois la mienne) et, de temps en temps, réalisant qu'ils ont la même chemise, la même tonsure, les mêmes idéologies et formules, les jobs, les mêmes rêves et biographies – voire les mêmes tables et chaises, s'entraînant le matin, dans la salle de bains, à essayer un nouveau regard, une nouvelle coiffure (comme j'essaie de temps en temps) et ensuite de temps à autre, très rarement, vraiment très rarement – tout au plus tous les trois ans – à pleurer (comme je le fais très rarement, vraiment très rarement, tout au plus tous les trois ans).

Que se passera t'il si je rencontre maintenant dans la rue l'un d'eux et qu'il me reconnait ?

Je marche plus près de la clôture.

Je renifle l'air, scanne les rares constructions nouvelles et peintures nouvelles et je sais : C'est moi.

Enfin : C'était moi un jour.

Je peux l'imaginer sans le voir : chaque chemin, chaque pas, chaque pierre, chaque mur, chaque homme – toujours égal à telles pierres, tels murs, tels pas, repères fixes d'une démographie, triée et compréhensible.

Comme tout se retrouve à sa place.

Comme toujours.

Seulement plus vieux.

Seulement plus délabré.

Ah Ah Ah – je pense :

Je vous ai trompé, vous et tout ça.

Que puis-je faire sinon rentrer en ressassant la superficialité d'ici en guise de consolation.

Et repartir et me sentir confirmé dans une autre superficialité ?

Éventuellement être sincère avec moi –

Et je suis sincère avec moi comme jamais.

Parce que : mon meilleur ami est devenu fou et je ne peux probablement pas toucher de plus près à ma propre mortalité.

*

TRULLMANN. - Ouais, ouais, ouais, oui, vé, vé

dit Trullmann au coin.

C'est inconcevable.

Il est en boucle :

TRULLMANN. - Oui, oui, ouais

Ouais, oui, ouais, ouiouais...

Ouais, oyi, ouais, oui, oyi, ouais, ouais

Oyi, oui, ouais, ouais, oui, ouais, ouais.

Ouais, ouais, *ouais*, oyiiii... oui ouais...

- Bonjour Monsieur Trullmann (je veux articuler ça sans contraction plutôt que « b'jour », comme je dis d'habitude pour me donner un côté un peu branché-resté jeune, tout à coup, en le disant, je ne sais plus laquelle des deux variantes je dois choisir : respect ou collégialité. Peut-être l'absence de contraction sonne trop petit-bourgeois et arrogant pour quelqu'un de retour dans son vieux pays natal ? Peut-être que le « b'jour » est trop familier heurté et déplacé, trop « entre potes » ?

Alors quoi ? Articulé, ou bien « b'jour » ?

Les deux ont un côté artificiel –je m'é gare entre les deux – à la fin, c'est une bouillie embrouillée de paroles, la phrase la plus courte possible où on peut pourtant se mettre à bégayer. Je me sens comme si j'avais livré un lourd paquet.

Suis rouge et me tiens là comme si on m'avait frappé à l'estomac.

TRULLMANN. - Ouais, oui – ouais.

C'est presque une sorte d'alphabet morse.

Ou un rap.

Un rap de soupirs d'une langueur silencieuse.

Ça a quelque chose de noble : Car au-delà de ces sounds de souffrance on ne sait jamais ce qui le pousse à errer. Il est parfaitement réservé sur sa souffrance.

Peut-être est-ce aussi une sorte d'affirmation par rapport au présent ? Une acceptation de l'univers comme reine de notre destin :

TRULLMANN. - « Oui tu as raison et toutes les cordes en main ... viens me chercher, je suis planté là depuis si longtemps et j'attends ».

Mais il se peut aussi, qui sait, que tu ne fais que penser sempiternellement :

TRULLMANN. - « Où commencer, où se lamenter, cet entrelacs, ah, il n'a pas de forme, il se disperse, il est insaisissable – de quoi se lamenter?

Puisqu'on ne peut rien reconnaître. Un sublime brouillard ! Tout est si flou.

Mais une chose est sûre : on doit se lamenter. Même si cela ne sert à rien, absolument à rien ! – mais qu'est-ce qui reste sinon émettre des sons de souffrance les plus beaux possibles. L'humanité, un chœur de mélancolie. D'ici jusqu'au bout du monde et de là jusqu'au bout du temps que nous pouvons déjà légèrement entrevoir.

D'ici je peux légèrement l'entrevoir.

C'est gigantesque, noir, ça nous aspire. Un léger foehn qui nous tiraille par les vestes, pantalons, cheveux.

Et je ne suis qu'une petite

minuscule

voix

légère.

Mais cette voix chante et swingue ».

Mais il se peut aussi que tu sois seulement triste parce que ton élevage de moutons, travail de toute une vie, a été liquidé dans la boisson et hypothéqué puis vendu par ton bon-à-rien de fils.

Ou bien tu gardes le rythme grâce à la double eau-de-vie.

Bourré et surmené à force de rester debout.

Ah, Trullmann, tu te tiens posté là et soit tu as repris tes gémissements quand tu m'as vu descendre du bus soit tu gémis et souffres aussi parfaitement et mystérieusement que depuis toujours.

Quelle est la suite ?

Oui : je franchis le seuil creusé au centre, érodé par les pas comme si les empereurs espagnols et leurs astronomes – toute une cour – l’avaient piétiné - lorsque la maison était encore un oracle très fréquenté par les pèlerins. J’y pose mon pied.

Autrefois il était parfaitement à la taille du seuil.

Maintenant il est un peu trop grand.

Ou trop petit ?

Alors un éclair me frappe la moelle épinière.

Je suis pris d’une envie.

Ou est-ce la peur ?

Je saisis la sonnette et ...

Non – on ne peut pas, 20 - ou bien ce ne sont que 5 années ? Ou combien de temps au fond ? – rester éloigné et puis saisir si simplement une sonnette et puis entrer. On doit soupirer. On doit rendre la chose difficile. On doit guetter de l’autre côté de la rue et ne pas traverser.

On doit appeler et se taire au téléphone entre pathos et hésitation. On doit jeter les longues lettres irréconciliables dans la cheminée. Retarder le récit en glissant des césures mélancoliques dans les entretiens thérapeutiques.

Pleurer sur des oreillers.

Se ronger les ongles...

J’essaie de me donner un peu de temps pour me composer le visage prévu.

Voici que la porte s’ouvre.

Un quelqu’un s’y tient, une pelle dans une main, dans l’autre un sac avec des couches.

Les mains enfoncées dans des gants jaunes.

Sur la pelle, mort, gît un lapin nain.

Je me sens infiniment stupide parce que rien ne me vient à l’esprit de ce qu’on doit faire quand on a sauté tout le processus « frapper à la porte, ouvrir, saluer ».

De ce quelqu'un je découvre un visage que j'ai connu autrefois quand ce visage, ce quelqu'un, était encore jeune, quand aucun lacis rouge de veines, ni jaune de transpiration sous trop de poudre ne racontaient sur ce visage de longues histoires essoufflées sur les chemins à travers le monde, chemins néfastes à l'organisme biologique. Une longue histoire pleine de substances et de nourriture neurologiquement nocives, d'épreuves physiques et de situations extrêmes pour la chimie du cerveau.

Elle dit :

NORA. - Salut.

Mais en dessous... ou derrière... il y a quelque chose, je ne sais pas comment l'appeler, mais c'est fou, grand et frénétique, comme une eau-de-vie digestive qui cogne directement à la tête et à l'estomac.

Moi je me rends compte que ce n'est pas un « quelqu'un ».

Ce « quelqu'un » ne fait que porter un costume de « quelqu'un ».

Et elle dit :

NORA. - Salut ?

L'air sent la menthe poivrée – comme tous les mardis.

Je dis :

- Hou – Waouh. Je ... hem – euh... je ne m'attendais pas à ce que tu sortes, là !

Et je pense : Quelle connerie (Drôle que dans de tels moments, on soit capable de réfléchir si intensément sur ses propres conneries. Comme si on était un être supérieur, hyper intelligent aux commandes de la centrale d'un golem aux membres grossiers).

Elle fait une pause pour être polie et pour me donner la possibilité de ne pas rester là comme un débile : juste en travers de la porte où elle veut passer, barrant bêtement son chemin. Elle veut passer pour mettre les ordures à la poubelle, puis elle essaie de se

libérer pour me saluer – rien ne marche parce que je suis là, socio-pathologiquement crispé au point que mon corps, bizarrement, s'agite et ralentit en même temps.

NORA. - Ça fait longtemps que tu attends là ?

- Noon – pas longtemps – juste à l'instant – un peu ... euh ... Je suis ici...

NORA. - Ah...

D'une certaine façon j'essaie de passer pour quelqu'un de posé et de compétent en montrant que, dans ce genre de situation, je sais me rattraper aux branches... En principe ça ne devrait pas être difficile.

J'ai devant les yeux, servi sur un plateau de cristal par des domestiques raffinés aux sourires complices, une bonne quinzaine de propositions de conversations possibles toutes reliées par un dénominateur commun :

Percutantes, drôles et spirituelles.

Largement le temps de goûter, soupeser avec soin, lever la main, frapper un coup. L'un des serveurs m'adresse un clin d'œil avec un geste comme « Groarr » .

Allez !

- Est-ce que le lapin est mort ?

C'est le Golem qui a parlé.

NORA. - Oui...

- Oh... Comment c'est arrivé ?

NORA. - Stress.

- Ah...

Oh là là...

Stress ?

NORA. - Oui...

Qu'est-ce que tu trimballes?

- Euh... un ampli.

NORA. - Un ampli ?

- Oui.

NORA. - : Pourquoi tu as amené un ampli ?

- Je l'ai acheté...

Une promotion...

sur le chemin...

Elle lève un sourcil.

Au loin un chien aboie.

Bizarrement je pense « tumeur » avant de penser « enfant », lorsque je découvre que son ventre est une boule.

Maintenant ça sent le plastique brûlé.

*

- Je peux faire quelque chose ?

Elle rit. Rommepommepommecrisstop.

Comme le moteur froid d'un tracteur.

Le sarcasme crève à mi-chemin.

NORA. - Je ne sais pas ce que tu peux faire.

- Je veux dire : qu'est-ce qu'on peut faire d'après le médecin ?

NORA. - Il ne sait pas ce qu'on peut faire. Comment il le saurait ...

- Ah ...

NORA. - Il vient ici et me répète qu'il ne sait absolument pas ce qu'on peut faire. Et qu'il n'y a aucune raison qu'il soit comme ça...

Bien sûr, on peut toujours le bourrer à raz bord de médicaments, hein Mirko, ça donnerait quoi ? C'est ce que tu veux ?

- Bon – qu'est-ce que... euh... tu voudrais faire ?

NORA. - Je ne sais pas... Je ne sais pas ...

- Il mange ?

NORA. - Quand on lui donne la becquée, il mange...

- Il se lève ?

NORA. - Non. Jamais.

- Et euhh, quand il... doit...

NORA. - Là non plus...

- Et comment tu fais alors ?

NORA. - Je le linge.

- Mon Dieu – tu le langes ?

NORA. - Tu ferais quoi ?

...

- Putain...

...

Il ne fait rien ?

NORA. - Non.

...

Et tu ne veux pas le saluer ?

...

- SALUT MIRKO.

NORA. - Mon Dieu, il n'est quand même pas sourd.

- Ah oui, pas idée, s'il est comme ça, qui sait si...

NORA. - Je vais te dire un truc : Il entend tout. Il entend tout. Il est allongé et entend tout et capte tout et il pourrait à tout moment, à *tout moment* dire quelque chose, s'il le voulait. Il pourrait à *tout moment* dire quelque chose. Il pourrait à *tout moment* se lever, s'habiller et aller travailler et parler. Il ne veut pas ! Tu es un sale porc, Mirko. Pourquoi tu fais ça ? Espèce de sale porc. Hein ? – pourquoi tu fais ça, Mirko ? Je te fais interner en psychiatrie. Tu entends, Mirko, bordel de merde, je te fais interner dans ce putain d'HP et tu vas pourrir là-bas. Espèce de sale connard, imbécile, dégueulasse. Tu pourris tout, TOUT, espèce de sale connard de merde, imbécile ... lâche !

Elle lui frappe la poitrine de ses poings.

Cela fait plop. Plop. Comme sur un baril de lessive.

Puis elle sort.

Elle ne pleure pas.

Les pupilles de Mirko ne font aucun mouvement.

Regardant vers le haut, un point au plafond, ou plutôt derrière.

- Salut Mirko... je...

Au loin :

NORA. - Il entend TOUT. Il entend TOUT ! Connard de Mirko. Tu es un tel connard de merde. Pourquoi Mirko, bordel ?

- Comment tu vas ?

...

Euh... oui...

Pouh Mirko... euh... Qu'est-ce que tu fabriques...

Au loin :

NORA. - : OUI, QU'EST-CE QUE TU FABRIQUES, MIRKO, QU'EST-CE QUE TU FABRIQUES ?

- Euh...

Je... t'ai apporté quelque chose.

C'est un ampli.

...

Je le dépose là, d'accord ?

Quand je...

- Euh... donc... oui...

...

Et si je prenais sa main ?

Elle rit.

- Et si – si je prenais ta main ? Je prends ta main, d'accord ?

...

Au loin :

NORA. - Comme vous l'avez toujours fait : vous tenir par la main.

- Est-ce qu'il fait *quelque chose* ?

NORA. - Oui, quand même : rester couché et se faire langer, ça il sait assez bien le faire.

Là t'es champion, Mirko. *Le meilleur !*

Quand j'entre dans la cuisine, elle est assise et fume. À ses pieds gît le lapin nain, mort – gelé pour l'éternité dans la pose de la mort des peurs indécryptables des petits animaux. Elle fait tomber ses cendres sur la pelle. Une petite braise crépite dans l'œil grand ouvert à la pupille stressée, réduite à l'état de mort –

En effet :

Elle n'a pas pleuré.

Qu'est-ce que je peux faire, qu'est-ce que je peux dire pour l'aider.

- Tu as...

une bière ?

NORA. - Quel connard, quel imbécile imbécile CONNARD.

Elle regarde en même temps le lapin nain.

Il gît minuscule, les pattes repliées, comme si ce monde pesait comme une meule sur ce tout petit peu de corps que cet être doit affronter à la non-existence – un peu de pelage, un peu d'os.

Il me fait de la peine.

Certes : gésir mort avec dignité est un défi relativement grand pour un lapin nain, mais sa façon de gésir sur la pelle...

Tant de stress que le petit cœur de lapin explose. Je suis pris du besoin de l'arranger plus dignement d'une façon ou d'une autre. Est-ce qu'un habit y changerait quelque chose ?

Un petit cercueil ?

Ce lapin est si maigre

et si isolé

et si triste

et si apatride et effaré et désespéré.

Il ne sait pas du tout pourquoi il est ici,

pourquoi il part ailleurs,

pourquoi il achète ça ou ça

ou travaille à ça ou ça.

Il ne sait pas pourquoi il hait cette personne-là et aime une autre, il ne sait pas pourquoi il pense une chose et pas l'autre, puis quand même si. Il ne sait pas ce qu'il est censé sentir et quelle position prendre, en général :

S'il prend une position elle est toute fugitive et de courte durée et pas vécue. Il ne sait simplement pas pourquoi il est ici et avec quoi il est censé se mettre en relation. Il a le sentiment de ne pouvoir être avec personne, de le vouloir, mais ne pas le pouvoir ! Et il a le sentiment que tout ne se déroule que de façon abstraite et que ce qu'on devrait sentir il ne pourrait le sentir que si cela se déroulait au cœur d'un système qui serait le contraire absolu de celui où il est maintenant, de cette gigantesque catastrophe grise qu'il est forcé d'appeler « vie ».

Elle fait non de la tête et rit.

Le moteur sarcastique bégaie.

- Tu es le même genre de connard.

Elle m'attrape et m'embrasse.

Sur le front et sur le cou.

À l'extérieur, un troupeau gris de voitures s'entasse sur la nationale B1.

Passe une mobylette au pot d'échappement troué.

Un bout de papier s'est décollé d'une souche d'arbre et tape contre la vitre.

Et puis je l'attrape et la serre – sans aucun égard pour la niaiserie – aussi fort que je peux parce que, tout à coup, j'ai le sentiment renversant qu'il n'y a rien d'autre au monde.

Au moment où le papier tape contre la vitre et qu'au loin apparait cet embouteillage sur la B1 et que passe cette mobylette au pot d'échappement troué, j'ai la sensation niaise

qu'il n'y a rien d'autre au monde et je la serre – aucune importance bien que ce sentiment semble si niais et le geste et moi et les sentiments en général, pas d'importance, même si tout cela est banal et moi si bête et qu'on a rendu tout sentiment en général, kitch et dépassé et dégueulassé et inacceptable, inutilisable.

Les pensées tombent, et je la serre de toutes mes forces.

Je la presse comme un citron.

« Ah NORA. - » pensé-je.

Je le pense et repense.

Seulement : « Ah NORA. - ».

Elle tâte cherchant la pelle.

Je sens :

Elle écrase (à coup sûr parce qu'elle ne regarde pas) sa cigarette sur le lapin.

NORA. - Combien de temps tu peux rester ?

- Peu importe.

*

- Qu'est-ce que tu fais en fait ?

NORA. - Je soigne Mirko. Quoi d'autre ?

- Et qu'est-ce que tu as fait avant ?

NORA. - On s'en branle... Maintenant je soigne Mirko...

...

Et toi ?

- Je... vis de quelques... pour le moment je vis de mes économies –

NORA. - Et avant ?

- Ma foi – je... de biens immobiliers...

... Je pensais que tu le savais ?

NORA. - Oui, je crois bien en fait.

...

- C'est qui, là dehors ?

NORA. - : Un gang de mobylettes.

- Haha !

...

Un « *gang* » de mobylettes ?

NORA. - Oui. Les « Snakes »...

- (*riant*) Les Snakes ?

NORA. - Oui.

- Qu'est-ce qu'ils font là ?

NORA. - Ces temps-ci ils sont là tous les jours.

- Pourquoi ?

NORA. - Ils n'ont pas de travail alors ils ont beaucoup de temps pour glander là dehors et se torcher.

- Mais pourquoi précisément ici ?

Il n'y a pourtant rien ici.

NORA. - Ils me guettent – je crois.

- Quoi – *ils te guettent* ?!

NORA. - Oui.

- Mais c'est... (*riant*)

Sérieusement ?

Pourquoi ?

NORA. - Pourquoi, pourquoi, pourquoi... réfléchis un peu.

- Bah – euh...

NORA. - Parce que je suis Turque peut-être...

...

- Tu es Turque ?

NORA. - Ben oui putain !

- Je le savais pas... Vraiment ?

NORA. - À moitié...

...

Idiot !

- Ça... je le savais pas du tout...

NORA. - Qui te l'aurait dit ? ... et d'abord : à quoi bon...

- Oui... ahm – ah bon...

...

Et oui, alors pourquoi –

Hé, il y en a un qui vient de me faire un doigt d'honneur, tu l'as vu ?

NORA. - Mon Dieu... Il t'a juste salué ou... s'est enlevé une crotte de nez ou quelque chose comme ça.

- Non – il vient de me montrer son doigt. Le garçon là dehors !

NORA. - Ignore-le !

- Tu veux... est-ce que nous ne devrions pas appeler la police ?

NORA. - C'est ça – appelle et raconte-leur qu'un garçon sur une mobylette t'a montré son doigt.

...

- Alors... Puh... Je euh... ma foi, il faut bien faire quelque chose...

NORA. - Le téléphone est dans la cuisine...

...

- Vraiment – les gens ici sont tellement grossiers.

NORA. - Mais toi, tu n'es pas d'ici ?

...

- Et ils te guettent vraiment parce que tu es Turque ?

NORA. - Il n'y a pas d'autres Turcs ici. Crois-moi, s'il y avait un Turc de leur âge fluet et binoclard, ils le guetteraient, lui.

- Mais... on ne peut quand même pas simplement...

...

NORA. - Laisse-les donc, ils n'ont rien d'autre.

...

- Depuis combien de temps ça dure ?

NORA. - Aucune idée –

...

Depuis qu'ils ont commencé à réduire l'activité de l'usine probablement –

- Ah bon... l'usine...

NORA. - C'est ça.

- Comment... euh... depuis quand ?

NORA. - Petit à petit... depuis un certain temps déjà... Je pensais que tu le savais ?

...

- Non...

... ou si...

Et ensuite ?

NORA. - Quoi et ensuite ?

- Qu'est-ce qui se passe ensuite ?

NORA. - Bah, comment dire: hommes réduisent activité usine. Usine partie. Travail parti

–

...

- Tu veux que je sorte pour leur parler ?

NORA. - Et ça servirait à quoi ?

- Ma foi, je pourrais leur faire comprendre que ça ne sert à rien...

NORA. - (*rit*)

- Euh – qu'est-ce qu'y a de drôle ?

NORA. - Si cela ne leur servait à rien, ils ne le feraient pas, non ?

C'est sûrement la meilleure chose qu'ils puissent faire, tu ne penses pas ? Tu ne crois pas qu'ils feraient autre chose, s'il y avait *mieux* à faire ici ?

...

Ils sont inoffensifs.

Et au moins comme ça on voit autre chose que la circulation par la fenêtre.

- Hé – ça recommence –

Je... hé –

Cette fois... j'y vais.

C'est quoi, cette merde, c'est quoi cette merde ? Tout simplement : « C'est quoi cette merde. »

Ou encore mieux : C'est quoi cette bouse ?

Oui – c'est mieux : bouse c'est plus dur – plus insolant. Comme si on avait dit « merde » si souvent qu'on a besoin d'un terme qui fait clairement comprendre qu'on a affaire à un type supérieur, expert en insulte.

Pas de problème, je sors et leur demande ce que c'est cette bouse, je leur demande effectivement en allant à l'essentiel. Bien tranquillement –avec juste un léger retard : bouse. On peut y mettre plein de choses. C'est quoi, cette bou-se, les gars ?

Holà : je les dépasse d'une tête et demie.

Je m'adresse à eux, concentré, en les poussant vers le mur derrière.

Je demande, c'est quoi, cette merde, d'un ton froid, imperturbable, et ensuite, quand ils prennent peur, je m'approche d'eux et les pousse contre le mur.

Je suis carrément tout à fait direct.

Super direct.

Le problème c'est Nora, allez.

- Salut –

BJÖRN LA MOB. - Mon père te connaît.

- Quoi ?

BJÖRN LA MOB. - Mon père te connaît.

- Maintenant écoutez vous... Je... moi... Quoi ?

BJÖRN LA MOB. - Et mon père a dit qu'il a bien vu comment tu es arrivé ici. Il se demande –dit-il– ce que tu peux bien y chercher ?

Pourquoi tu es de nouveau ici – ce que ça signifie...

Et il a dit aussi... qu'est-ce qu'il a dit ?

DON CHACKO. - Tu veux dire à propos de faire attention ?

BJÖRN LA MOB. - Oui c'est ça... tu dois faire attention.

Tu dois faire attention, attention, il ne l'a pas dit comme ça ?

DON CHACKO. - Oui – quelque chose comme ça.

PIETJES. - Il l'a quand même dit d'une manière un peu plus subtile que ça sonne, là, quand tu le fais. C'était plutôt un vœu de succès avec progression sans obstacle dans tes affaires pour que tu puisses bien vite retourner vaquer à tes occupations dans ta résidence principale.

BJÖRN LA MOB. - Il s'étonnait un peu de savoir pourquoi tu es ici finalement. Pas tant pourquoi tu es ici, mais pourquoi ça ne te semble pas désagréable d'être ici.

C'était ça, je crois, non ?

PIETJES. - Ça et puis l'argent encore.

BJÖRN LA MOB. - Exact. Merci beaucoup, Pietjes :

Et qu'il trouve étrange que tu viennes glander, là, dans la ville et que tu mènes une vie repue avec notre argent, et que tu ne sois pas resté simplement disparu au lieu de venir ici et en plus te moquer de nous –

- Bon, maintenant fais attention –

BJÖRN LA MOB. - Je ne dis que ce que dit mon père – mais je peux aussi me tromper.

Possible que je me trompe.

Et qu'il ait dit et pensé tout ça de manière complètement différente.

N'est-ce pas, les gars – possible que je me trompe ?

DON CHACKO. - ... rarement.

PIETJES. - Mais oui – pas à exclure formellement.

BJÖRN LA MOB. - Si tu préfères, je peux aller le chercher pour qu'il puisse personnellement débattre de tout ça avec toi.

Mon père s'appelle Terje.

Terje, tu le connais, n'est-ce pas ?

Terje Brodersen ?

Habite tout de suite là derrière, tu ne peux pas l'avoir oublié, dit-il...

C'est ça, il pense que ça, tu l'as quand même pas oublié ...

C'est là derrière qu'il habite – ce qui veut dire plus pour longtemps puisque la maison aura bientôt disparue...

Mais je crois quand même que tu sais où...

Mon père dit aussi qu'il trouve bien étrange ce qui se passe là chez vous.

Ici il y en a plusieurs qui se demandent ce que ça signifie.

PIETJES. - Il dit que tout le voisinage se fait du souci...

BJÖRN LA MOB. - Du souci ! Exact. C'est ce qu'il dit... du souci.

- Écoutez-moi maintenant : Si je vous pince encore une fois en train de –

BJÖRN LA MOB. - Pincer ? Pincer en train de faire quoi ?

En train d'être ici à l'arrêt du bus ?

En train de passer du temps ici dans notre rue, dans notre ville ? Dans ce qui reste - excuse la dureté du mot pour tes tendres petites oreilles en pate d'amende- de cette *chierie*.

Il se peut que nous dérangions ton idée d'un paysage urbain harmonieux avec nos visages vulgaires de précarité – mais nous habitons ici.

Et nous n'avons malheureusement – contrairement à toi – pas d'autres choix.

PIETJES. - Totalement rébarbatif. –

DON CHACKO. - Je crois que quelque chose est le contraire. Je crois que quelque chose est en sens inverse de comment tu l'imagines.

PIETJES. - Oui... je crois aussi... Je crois aussi...

BJÖRN LA MOB. - Il revient et menace les enfants de ses vieux amis qu'il pourrait pourtant venir saluer plutôt que de raser les murs des rues comme si quelque chose l'embarrassait.

Nous menace disant de ne pas glander avec nos corps dans la triste *chierie* d'habitation ni de la contempler ce qui est à peu près la seule chose qui nous reste à faire mis à part nous soûler. Il est également plus qu'étrange, alors qu'il y a de moins en moins pour ceux qui ne peuvent échapper à ce numéro de plus en plus insupportable, qu'il y ait toujours plus de gens venant de l'extérieur pour s'installer dans les nids faits par d'autres.

- Je...

BJÖRN LA MOB. - Au fait, pourquoi ils t'appellent Verrue ?

Hein ? Pourquoi ils t'appellent Verrue ? Tu peux raconter ça ? Mon père a dit que je devais te le demander... tu dois nous le raconter.

Pourquoi ils t'appellent verrue ?

- Je – ce serait... gentil si vous –

BJÖRN LA MOB. - Oui ?

- Si vous... Si je vous –

BJÖRN LA MOB. - Oui ?

Je rentre.

NORA. - Waouh – tigre...

Qu'est-ce que Mirko aurait fait ?

Ça et là une plaisanterie.

Un regard, deux, trois mouvements de ses bras et ils se seraient sentis comme une équipe.

Pas une entourloupe.

La belle vie qui leur serait tombée dessus.

Un début là où je m'arrête.

Qu'est-ce que j'ai ?

Plein de mauvaise conscience, un vide, un ampli et un mélange indescriptible de désir de fuite et de nostalgie d'un passé englouti sans appel dans une autre décennie, tandis que l'odeur de vanille habituelle du mercredi provient d'une usine d'arômes au-delà de la B1.

*

Je mets une écharpe et une bonnet à Mirko et le porte dehors jusqu'au transat devant la maison.

Puis je fais quelques pas le long de la route.

Derrière vers le carrefour.

TRULLMANN. - Ouais ouais ouais

dit le père Trullmann.

Derrière ses paroles de longs nuages blancs passent dans le monde.

Comme une fanfare obstinée en marche à travers les rues d'un parc d'attractions tombant en déconfiture – dans des uniformes payés au troc il y a bien longtemps.

Il fait un froid de canard.

Pourtant ce n'est pas encore tout à fait l'automne.

Il regarde un point au delà de la B1 –

Je regarde aussi –

- C'est fou comme tout a changé ici

je dis.

- Enfin pas tant le lieu en soi, plutôt...

l'ambiance... les...

gens...

Le père Trullmann me scrute.

Ses yeux plongent en dessous de mon regard – et se fixent quelque part vers mon cou.

Je me rends compte que c'est une erreur de croire qu'il se souvient de moi.

Il me prend pour un touriste.

Un étranger.

Un n'importe qui.

Un « quelqu'un au ton déplacé » qu'on excuse par tolérance compatissante vu qu'il n'est pas d'ici.

TRULLMANN. - Oyi, oyi – l'usine, l'usine...

Peut-être que j'en suis un ?

Un touriste ?

Je ne suis peut-être pas du tout d'ici –

Je viens d'où, en fait – je fais quoi ici, en fait ?

TRULLMANN. - ... l'usine ferme – Oui, oui, ouais –
dit Trullmann.

- C'est fou.

Que tout, partout ... Tout ferme simplement...

Tout s'arrête simplement...

Mes paroles semblent étrangères dans ma bouche.

Comme si on m'avait anesthésié les dents.

Il était une fois un temps où les paroles étaient d'agréables galets ronds.

Maintenant, ce sont des dés plastiques aux arêtes tranchantes comme ceux qu'on utilise dans les jeux de rôles pour composer les personnages.

Comment c'était quand j'ai parlé avec des gens avant que ma bouche ne devienne un enchevêtrement de paroles étrangères ?

Qui étais-je à l'époque ?

Est-ce que j'ai parlé comme « vous » ?

Est-ce que j'ai parlé comme « ceux-là » ?

« Ouais ouais »

dit Trullmann avec un ton qui convient à tout :

« C'est quand même quelque chose que la superette ferme maintenant une demie heure plus tôt »

ou

« Si seulement nous n'étions pas si accommodants avec l'avidité et le besoin de sécurité »

ou

« Mon petit-déjeuner est cuisiné par un teckel à poil dur de 10 mètres de long. »

Trullmann passe son index sur les lèvres comme pour mettre du stick ou fermer sa bouche avec une fermeture éclair. Puis il se tient là et regarde le point – là derrière, quelque part au-delà de la B1.

Où des nuages blancs montent de deux cheminées dans le ciel.

Une armée se met en marche.

Têtes baissées :

Le général est devenu fou !

Je regarde par-dessus la route, là où Trullmann vise quelque chose –

Dans mes pensées je traverse la route.

Plus loin.

Loin au-delà de la B1 –

C'est brumeux.

Je saute par dessus des piliers.

Shoote le pissenlit qui sort des pavés fendus.

Vers des cabanes à outil vides de l'époque où les gens devaient s'exiler du bourg parce qu'on commençait à y être à l'étroit.

Silos à céréales, pneus de tracteurs, clôture en grillage sous laquelle les renards ont creusés des petits tunnels où les paysans plantent des tessons de verre.

Au-dessus de clôtures électriques qui font tac-tac. Si on les touche on a comme l'impression de noircir sous le front. Derrière : des vaches – machines obtuses qui broutent en dégageant de la vapeur.

Je m'imagine fumant une cigarette :

De la fumée blanche flotte devant mon visage.

L'air sent l'écorce.

Des champignons.

Pluie.

Escargots.

Toits de goudron mouillés.

Moisissure de bois.

Je regards vers le bas.

À chaque pas, de grosses araignées fuient le sous-bois.

C'est moi.

Mes pas.

Elles fuient devant *mes* pas.

Bamm paouh.

Mon pantalon est tout mouillé et gèle aux extrémités.

Des boîtes, du papier-toilette, des pages décolorées de la « Lanterne rouge » et de
« *Magazine People* » que les Baschi lisent ici en catimini.

Qu'est-ce que je cherche ici ?

Je suis tout seul.

Comme toujours :

Non, il y a bien Nora –

Elle se tient devant moi – elle dit :

NORA. - Je te montre quelque chose –

Je dis :

- Oui.

Et lui cours après.

NORA. - C'est plus très loin.

Je dis :

- Oui

Et je pense, rien à foutre si c'est loin.

Plus c'est loin, mieux c'est.

Nora court devant. Elle a quel âge ?

10 ? 16 ? 13 ?

Tout est si flou.

Combien de fois avons-nous été dans ce coin paumé ?

C'était quand ? Étrange que j'ai pu oublier *cela*.

Elle porte des baskets blanches.

Des baskets toutes neuves, d'un blanc inconcevable.

Des trous éblouissants dans cette gadoue de couleurs.

Et dans les baskets, les jambes de Nora qui travaillent et courent et transpirent et grimpent par-dessus les choses et n'ont de problème avec rien.

Au contraire.

Je me sens bête et petit et lent.

Comme je me sens toujours quand il y a quelqu'un d'autre avec moi.

Parce que je le suis probablement.

Elle se tient devant moi et respire rapidement.

Une mèche lui tombe sur la figure.

Elle l'enlève avec son pouce.

NORA. - C'est fou, non ?

- Qu'est-ce que tu veux dire...

NORA. - Tout cet air on peut inspirer dans une vie.

Et elle court devant moi et le récite comme un poème.

NORA. - 40 fois par minute.

2.400 fois par heure.

57.600 fois par jour.

Tu as quelque chose de joli –

Dit-elle d'un ton imité des adultes.

Et je manque de tomber.

NORA. - Tu es comme un avion en papier.

21.024.000 fois par an.

1.471.680.000 fois -

Et puis on est mort.

C'est pas fou ?

- Ouiiii...

NORA. - Pourquoi on ne vient pas au monde en étant mort, ou on ne vit pas simplement pour toujours ? Tout ça ne fait pas sens, cette bouillie idiote, qui a inventé ça ?

Et si, à la fin, ça ne fait de toute façon aucune différence – alors pourquoi *tout ici doit* –

Et elle le dit avec une insistance si pathétique que chaque mot semble capable de porter un système planétaire.

NORA. - *faire si affreusement mal* ?

Je ne comprends plus rien. Pourquoi tu demandes ça, à moi ? Je ne suis qu'un garçon dans le brouillard. Qui ne voit rien du tout.

- Je pense parce que... ben... pour qu'on... s'en foute pas...

NORA. - Mais parce qu'en réalité...

On s'en fout ?

« Plus maintenant », pensé-je.

NORA. - Moi non –

Et de toute façon : « ne pas s'en foutre », ce n'est quand même pas ce qu'on veut...

De toute façon : Moi, je veux plus.

...

Toi non ?

Non – au fond je ne veux que ça ici.

NORA. - Tu me trouves belle ?

- Ben, moi...

J'ai un disque à la maison.

Où Aladin dit à la princesse :

« Tu es belle comme la beauté. »

- Ça va...

Ha ha – « ça va » ?

Nora ne s'intéresse pas du tout à la réponse. Les baskets blanches se remettent en mouvement.

NORA. - Tu sais comment s'appelle le pays dans lequel nous vivons ?

Et moi comme un golem stupide :

- L'Allemagne.

Nora rit comme du papier d'étain brillant, comme des fils d'or tirés sur le visage, comme de la nacre, comme du pain frais et du lait froid.

Comme si quelqu'un chatouillait les oreilles avec une plume.

Puis elle fait non de la tête.

NORA. - Tu es si bête.

Tout devient noir dans l'estomac. J'attrape des crampes.

Nora – grippe intestinale fiévreuse.

Puis elle touche mes cheveux et de l'autre main le ventre, à peine, comme ça. Juste la moitié d'un instant.

NORA. - Nigaud.

Ça dure une seconde, avant que je revienne à moi.

Jusqu'à ce que toute la lumière ait disparu.

-

Alors les renards sortent des buissons en rampant.
Lentement des esprits glissent vers nous.
Dans leurs sandales de flan à la vanille.
Les enfants animaux sourient dans leurs cachettes.
Puis un géant sort en riant des buissons et suspend une lanterne en moi
A un crochet dont j'ignorais jusque là l'existence
Rien que pour ce crochet cela en valait la peine.
L'univers et tout.

NORA. - Je veux te montrer quelque chose de beau –
quelque chose de merveilleusement beau.

Et je pense : Comment quoi beau ? Encore plus beau ?

Devant moi les baskets blanches comme des papillons blancs, comme des éclairs
de chaleur. Vous voulez que je vous attrape ou quoi ? Par-dessus un tonneau, par
dessus une colline que je ne remarque pas. Des fils barbelés qui m'écorchent que
je ne remarque pas.

Des branches qui me cinglent le visage que je ne sens pas.

Je ne sens que cette masse dorée sur l'estomac. Et c'est moi. Je *me* sens.

Et je suis surpris qu'on puisse sortir du brouillard et être si clair. Qu'on puisse
être ainsi *présent*.

C'est quand même étrange les histoires qu'on se raconte sur soi-même :
ma mère qui pleure à table dans la cuisine et mon père dans sa Golf TDI – c'est
quoi ?

Toute mon enfance est d'un kitsch fabuleux.

Ici ma mère lance des assiettes et là mon père emballe le peu de choses qui lui
semble assez importantes dans le coffre de sa TDI.

Merci enfance qui en heures de thérapie me coûte la peau des fesses et peut se
résumer en deux phrases.

Non – tout ça est égal et miteux.